

Recherches sociographiques



Jean LeMOYNE, *Convergences*

Jean-C. Falardeau

Volume 3, numéro 3, 1962

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055158ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055158ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Falardeau, J.-C. (1962). Compte rendu de [Jean LeMOYNE, *Convergences*]. *Recherches sociographiques*, 3(3), 392–394. <https://doi.org/10.7202/055158ar>

Jean LeMOYNE, *Convergences*, Montréal, Éditions HMH, 1961, 324 p. (Collection *Convergences*).

Ce livre défie toute tentative de classification. Il est infiniment plus que la somme de ses parties — des parties qui sont des essais ou des articles pour la plupart déjà publiés dans des revues et dont la rédaction s'échelonne sur plus de quinze ans, particulièrement autour de 1950 et de 1960. Jean LeMoynes lui-même déborde dans toutes les directions chacune des perspectives par où on pourrait être tenté de le définir : celles de la psychologie, de la sociologie, de l'esthétique ou de la théologie. Rebelle, voyant, prophète, il fonce avec une même voracité, avec une même fougue, avec une même lucidité, sur tous les thèmes importants que lui offre la vie littéraire, politique et spirituelle de notre temps ou de notre milieu. Il plonge chacun de ces thèmes dans un creuset porté au plus haut point d'incandescence et nous les rend dans un style brûlant qui rappelle celui de l'un ou l'autre des deux instruments dont il affirme qu'ils lui ont donné le plus de plaisir : l'orgue et la locomotive à vapeur... Mais c'est encore insuffisant de dire qu'il s'approprie avec feu les thèmes les plus divers. Il y a, en Jean LeMoynes, deux interrogations essentielles auxquelles il ramène incoerciblement tout événement, toute observation, toute expérience : comment doit-on vivre du Christ et avec le Christ ? d'où vient qu'au Canada français nous soyons de si piètres chrétiens, de si piètres vivants ?

Pour comprendre le caractère nécessaire de cette œuvre et pour en dégager la signification ultime il faut, je crois, y voir une réponse à une situation de fait de la société canadienne-française. Cette situation n'est pas définie comme telle par Jean LeMoynes. J'en emprunte les termes, en les transposant, à la définition que donne le R. P. A. M. Henry, o.p. du type de société chrétienne d'où est sortie une Simone de Beauvoir : nous souffrons d'un « défaut d'évangélisation ». ¹ La société canadienne-française qui a été fortement cléricalisée n'a pas été, à proprement parler, évangélisée. L'Évangile en tant qu'événement transformateur de l'histoire et de la vie des hommes y a été remplacé par la « religion », c'est-à-dire par « un système de rites, de prières, de manières et de comportements... » La Bonne Nouvelle qui nous met en demeure de nous convertir a été remplacée par le bon ordre chrétien. ² C'est devant cette pathétique carence et devant les ambiguïtés et les hypocrisies qu'elle entraîne que s'insurge un Jean LeMoynes. Il a éprouvé, lui, le besoin de dire sa Foi et sa voix est celle d'un vivant qui annonce Jésus-Christ ressuscité.

Comment un tel vivant a-t-il pu être engendré dans notre milieu, Jean LeMoynes nous en livre d'émouvantes indications dans un « Dialogue avec mon père ». À la différence d'un très grand nombre d'hommes dans notre milieu, il a eu un père — un père (« un vrai Karamazov ») avec qui il a discuté de la sainteté de David, du concile de Chalcédoine, de la réalité quotidienne de l'Incarnation. Comment il a identifié les empêchements et les interdits qui font que « la névrose fait partie de nos données culturelles » (p. 228), il en suggère les étapes dans son texte déchirant sur Saint-Denys Garneau. À quelle hauteur et avec quelle intensité se pose la tension qui, à son avis, caractérise essentiellement l'existence de quiconque a, un jour, été réellement mis en demeure de répondre à l'injonction : « et toi, que dis-tu du Fils de Dieu ? », il le proclame à temps et à contre-temps, comme saint Paul, en des pages bouillonnantes traitant de l'Écriture, de la Jeunesse de l'homme, de la liturgie, de Teilhard de Chardin.

Jean LeMoynes n'aura pas été le seul intellectuel canadien-français, particulièrement parmi ceux de la génération de plus de quarante ans, à souffrir dans son âme, dans son esprit, et jusque dans ses os, les écartèlements de notre milieu humain. C'est cependant avec plus d'impétuosité et plus d'impatience que personne auparavant qu'il proclame ses diagnostics.

¹ Voir : A.-M. HENRY, o.p., *Simone de Beauvoir, ou l'Échec d'une chrétienté*, Paris, Arthème Fayard, 1961.

² *Ibid.*, 50-51.

Il n'est pas homme à procéder méticuleusement de façon analytique. Il opère des plongées en profondeur. De chacune de ses incursions dans notre histoire et dans notre littérature, il rapporte des propositions essentielles qui sont les données de base d'une psycho-pathologie spirituelle du Canada français. Car il y a « certaines constantes de l'expression québécoise » (p. 224) et nos écrivains, de Laure Conan à Marie-Claire Blais, « ont une même hérédité psychologique ». Cette psychologie est une psychologie de l'échec. De quel trouble radical souffrons-nous donc ? Jean LeMoynes le nomme dépossession, aliénation. « L'élément essentiel de l'expérience humaine manque à l'écrit canadien-français » (p. 240). Cet élément, c'est l'amour, « l'amour de soi, l'amour des autres, l'amour des choses » (p. 224) ; c'est la possibilité d'aimer. Ce qui manque au héros canadien-français du roman et de la réalité, c'est la faculté de se donner. L'homme d'ici a peur d'assumer pleinement le risque du don de soi parce qu'il craint le bonheur et l'idée même du bonheur. Et il craint le bonheur, il craint la possession du monde, parce qu'il les croit interdits : « il est défendu de s'aimer et d'être heureux parce que . . . c'est péché » (p. 224). Cette psychose de l'interdit, Jean LeMoynes l'explique d'abord par un « schéma des deux culpabilités ». Il faut distinguer, dit-il, deux sortes de culpabilités. L'une est subjective : elle consiste dans le malaise, qui peut devenir angoisse, éprouvé en particulier par le jeune être qui grandit lorsqu'il a agi, selon des impératifs personnels, à l'encontre des attentes des grandes personnes réelles ou symboliques. La culpabilité objective ressortit à tout impératif moral. Ces deux culpabilités se ressemblent : « elles s'éprouvent par des mécanismes voisins : l'une et l'autre tendent à faire détester l'acte projeté ou posé » (p. 223). Or, au Canada français, soumet LeMoynes, « les deux culpabilités coïncident, mêlant leurs objets, échangeant leurs symboles et référances . . . se pervertissant mutuellement pour, finalement, ne former . . . qu'une culpabilité monstrueuse » (p. 223).

Telles sont les données de l'« angoisse caractéristique » des Canadiens français qui aliène de la vie en enfermant tout dans un faux péché (p. 238). Mais cette aliénation date de bien avant nous. Elle est associée à nos origines mêmes. « Et maintenant, quand est-ce que nous avons mangé notre joie ? Qui est-ce qui a mangé notre joie ? . . . » écrivait Saint-Denys Garneau. Notre joie, répond Jean LeMoynes, « on nous l'avait mangée ailleurs qu'ici » (p. 97). L'explication de notre malaise psychologique et moral par le seul cléricanisme, si importante qu'elle soit, ne nous réfère qu'à un épiphénomène. Elle n'atteint pas les causes profondes. Il faut, pour retrouver celles-ci, remonter vers le moment historique de nos origines et identifier la forme particulière de catholicisme d'où nous sommes issus (p. 98). « Il faut savoir comment nous avons été mis au monde, nous autres, catholiques du Canada français . . . » (p. 190). Or, ce qui, dès le principe, a contaminé le contenu même du catholicisme dans lequel nous avons baigné, c'est « la grande hérésie dualiste » (pp. 98, 239). On a parlé des origines religieuses du Canada ; « il conviendrait maintenant de relever nos sources dualistes » (p. 190). En effet, « notre pays commence . . . au moment de la réaction janséniste, au moment où Pascal inaugure l'angoisse moderne et où Descartes propose à l'Occident ses divorces souverains » (p. 99).

Ce dualisme, auquel Jean LeMoynes revient avec acharnement comme à son *leitmotiv* principal, a une très longue histoire. Il est « la plus ancienne, la plus subtile, la plus riche et la plus tenace des hérésies » (p. 239). Il dérive « du mystère de la chute originelle et correspond à une dissociation de la totalité temporelle » (p. 55). Le corps et la matière en général, rejetés dans leur opacité, ont perdu la lumière unificatrice de l'esprit. Celui-ci, désincarné, loge en la matière le mal et la peur de sa solitude. Il méprise la terre qu'il doit interpréter et posséder (p. 98) ; et « comme il expérimente la matière par l'instrumentalité du corps et que le corps, c'est la modalité sexuelle, il imprégnera le sexe de peur et de honte » (p. 98). L'Incarnation du Christ, pourtant, constitue une admirable restauration de la totalité du créé. Le Christ est le principe d'une unité contre laquelle rien ne prévaut. Il n'est pas venu nous arracher au monde mais nous replacer et nous lancer dedans (p. 41). « Les caractères apportés par le Sauveur nous sont acquis ; ils créent en nous un état de

plus haute tension ; ils entreprennent une guerre pour l'intégration et la consommation personnelle et sociale en gloire, et non pas un conflit de dédoublement » (p. 41). Ainsi la tumultueuse pensée de LeMoynes, très voisine en plusieurs de ses positions de la perspective teilhardienne, nous force-t-elle à situer toute psychologie à l'intérieur d'une visée théologique. Elle tend à nous convaincre que, si nous n'avons pas été vraiment évangélisés, la faute n'en est pas d'abord ni principalement au clergé canadien. Celui-ci a pu nous « exproprier » de nos moyens d'action. Il a cependant été, autant que nous et pour les mêmes raisons que nous, perverti par une immémoriale tendance dissociatrice, à l'œuvre à l'intérieur du catholicisme, et qui est contraire tant à l'esprit de l'enseignement évangélique qu'au fait même de l'Incarnation (pp. 55, 107).

Ceux qui ont lu, ceux qui liront et ceux qui reliront *Convergences* — « le plus important ouvrage paru chez nous depuis dix ans » (Jean Hamelin) — savent en quels contrepoints complexes Jean LeMoynes orchestre ses réflexions. De celles-ci, j'ai retenu surtout celles qui touchent directement le Canada français. Une fois retombés les échos de sa grande voix, on est forcé de reprendre, chacun pour son compte, plusieurs de ces interrogations dont on sent bien que les réponses n'en sont pas définitives et qu'il faudra continuer à les préciser sous de nouveaux éclairages. Sommes-nous bien sûrs, par exemple, que l'on puisse ramener à la notion univoque d'une « hérésie » dualiste les tensions qu'exige du chrétien le combat en vue de la participation à un Royaume qui, essentiellement, « n'est pas de ce monde » ? Est-il bien nécessaire de remonter aussi loin, dans le temps et dans l'espace, qu'à ce mystérieux débat théologique pour rendre compte des interdits qui pèsent sur les écrivains canadiens depuis la deuxième moitié du XIX^e siècle ? Connaissions-nous suffisamment ce XIX^e siècle canadien et ne découvrirons-nous pas un jour, bientôt, que plusieurs interprétations des attitudes religieuses canadiennes n'étaient fondées que sur les interpolations d'une situation relativement récente ? N'avons-nous pas connu une longue phase de pensée radicale dans un important segment de la bourgeoisie politique canadienne-française et les interdits ecclésiastiques n'ont-ils pas été l'œuvre d'une réaction locale très circonstanciée plutôt que du jansénisme larvé de nos débuts ? Enfin, je ne suis pas du tout sûr que le drame de Saint-Denys Garneau comporte toutes les composantes sociologiques auxquelles Jean LeMoynes veut nous forcer à croire. En nous mobilisant à son sujet dans un vaste complot implicite d'homicide collectif, Jean LeMoynes ne se soumet-il pas lui-même indûment à cette attitude de culpabilité qu'il est si impatient d'ériger en complexe national ? Il faudra reparler un jour de Saint-Denys Garneau quand nous saurons tous mieux qui nous sommes.

Jean-C. FALARDEAU

M^{sr} Paul-Émile CHARBONNEAU, abbé Maurice MATTE, *La Mission du diocèse de Saint-Jérôme*, Montréal et Paris, Fides, 1960, 141 p.

La Mission du diocèse de Saint-Jérôme appartient déjà à l'histoire religieuse de notre milieu. Dans sa conception et dans les modalités de sa réalisation, cette Mission fut une entreprise audacieuse qui retint l'attention de ceux que la présence et l'action de l'Église dans notre société préoccupent. Le présent ouvrage constitue un dossier important préparé par deux prêtres qui furent en même temps les deux principaux agents de cette expérience nouvelle. Le dossier qu'ils nous présentent s'en tient « au récit chronologique de la Mission du diocèse de Saint-Jérôme de 1956 à 1959 ». Pour autant, ils ont renoncé à toute prétention littéraire et scientifique pour cristalliser simplement les principales étapes du déroulement de la Mission. Nous procéderons donc à une brève analyse du contenu de ce dossier pour en donner une appréciation par la suite.

Pour la commodité de l'analyse, le dossier peut être divisé en deux grandes parties. La première, composée des quatre premiers chapitres, résume les étapes préliminaires à